

En visite chez Eulogio, Rosa, Martha et Manuel
à l'Ecole Freinet de San Andrés Tuxtla (Mexique)

Où en est la pédagogie populaire au Mexique ?

Un reportage de Roger UEBERSCHLAG

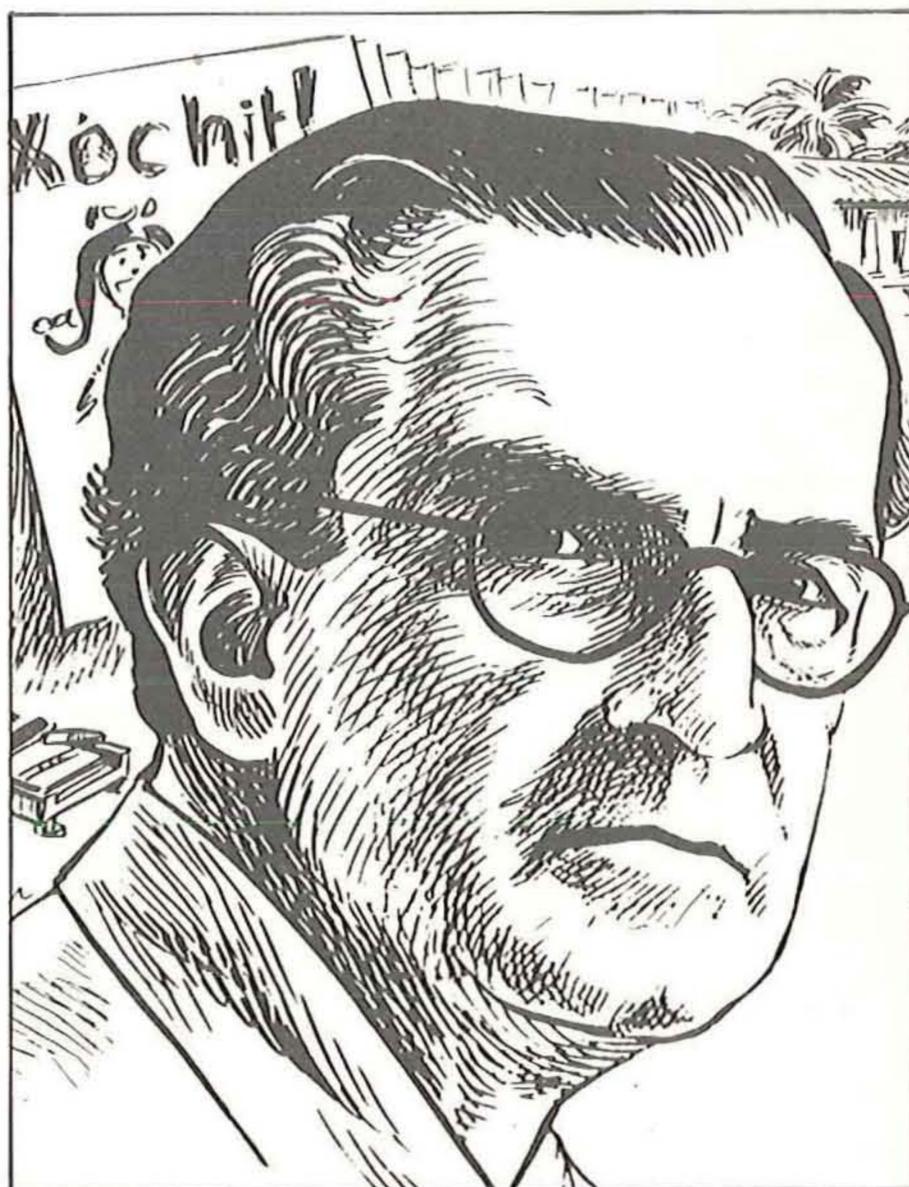
Il y a des noms qu'il faut sauver de l'oubli et des faits qui ne cessent de rester actuels. Quand Freinet décida de donner au mouvement qu'il créa le nom d'Ecole Moderne, comment ne pas voir là, un hommage à **Francisco Ferrer** qui, ouvrier drapier, puis cheminot, milita pour le parti républicain et fonda la première école moderne (Escuela Moderna), à Barcelone, en 1901 ? « J'aime mieux la spontanéité libre d'un enfant qui ne sait rien, que l'instruction des mots et la déformation intellectuelle d'un enfant qui a suivi l'éducation de maintenant. Toujours l'éducateur impose, viole, contraint ; le véritable éducateur est celui qui peut le mieux défendre l'enfant contre ses idées, ses volontés à lui, qui en appelle le plus aux énergies propres de l'enfant... »

Lorsque, après un procès sans preuves, Ferrer tomba sous les balles d'un peloton d'exécution, le 13 octobre 1909, pour avoir manifesté contre la guerre du Maroc, ses ennemis savaient qu'ils éliminaient plus qu'un opposant politique : celui qui en cinq ans donna naissance à 109 écoles modernes, laïques, fréquentées par 70 000 élèves. L'évêque de Barcelone ne pouvait supporter sous ses yeux, une fête réunissant en 1906, 17 000 élèves. L'assassinat de Ferrer fut complété par la fermeture de toutes les écoles modernes. Le monde entier protesta, la Belgique lui éleva une statue à Bruxelles et des dizaines de villes donnèrent son nom à une rue ou à une place.

Le flambeau fut repris par Herminio Almendros, José de Tapia et Patricio Redondo qui fondèrent la Cooperativa Espanola de la Tecnica Freinet en 1930, dès que Freinet, sur une simple demande de renseignement d'Almendros, inspecteur primaire rural, leur envoya la presse qu'il avait construite de ses mains : « Etait-ce possible que dans ce petit colis, arrivait l'imprimerie ? Oui, c'était elle. C'était ça l'imprimerie ! Travail de menuisier, une planche de bois comme un grand livre qui s'abattait sur une autre, sur laquelle on avait vissé une feuille de zinc. Et avec ça, on pouvait imprimer ! Je trouvai chez un ami imprimeur une quantité suffisante de types de 18 déjà usés. Mes camarades Tapia et Redondo arrivèrent à la maison. Nous disposâmes la presse et les composteurs remplis, on enkra le petit moule... Oui ! la feuille sortait imprimée de façon claire et lisible. »

L'enthousiasme redoubla en constatant le plaisir des enfants à imprimer, leur émerveillement. Le travail commença tout de suite dans les deux écoles : celles de Tapia et de Redondo. En 1934, une douzaine de camarades espagnols assistèrent au congrès de la C.E.L. à Montpellier. Le triomphe du Front Populaire en février 1936 remplit la coopérative d'espoir. On connaît la suite : la rébellion fasciste, la guerre civile, l'exode vers la France de milliers d'espagnols républicains, l'asile offert à l'Ecole Freinet, pas riche, à 30 petits Espagnols. D'autres Espagnols chercheront refuge au Mexique. Et précisément parmi eux Almendros, Tapia et Redondo. Pour beaucoup de Mexicains, ces « refugiados espanoles » étaient des délinquants dont il fallait se méfier. Ils arrivaient en 1940 sur un bateau vétuste à Coatzacoalcos, les visages ravagés par la faim et la peur. Patricio Redondo avait mis son imprimerie dans ses bagages.

C'était un symbole. Un an plus tard, elle allait déjà faire parler de lui. Je suis allé demander à ses anciens élèves qui ont pris la direction de son école, à sa mort en 1967, comment est née au Mexique cette Ecole Freinet qui devint célèbre en quelques mois.



Patricio REDONDO.



Eulogio (le directeur actuel) : « Nous avons tous été formés par Patricio Redondo. »

Une école sous un arbre

R.U. — Pour quelles raisons, Patricio Redondo choisit-il de s'établir ici, à San Andrés, alors qu'à Mexico ses talents auraient été plus vite reconnus ?

Eulogio. — Oui c'est surprenant, en effet. Je pense qu'il a été tout de suite sensible à la misère des écoles rurales en même temps qu'à la gentillesse proverbiale des paysans de la région de Veracruz. Quittant le bateau, à peine eut-il enfilé un pantalon d'emprunt, qu'il se mit à visiter des écoles, à bavarder avec les enfants dans la rue, à proposer à ceux que les travaux domestiques privaient de scolarité de venir «jugar a la escuelita» jouer à la petite école.

C'est sous les arbres, derrière sa maison qu'il fit fonctionner, pour son plaisir, la première classe Freinet sans que cette clandestinité ne choquât personne, car les écoles du gouvernement refusaient trop d'enfants, faute de place. Ses élèves ? Le hasard les lui amenait et les lui enlevait mais quand ils étaient là, leur intérêt ne faiblissait pas. Son matériel scolaire ? Des bouts de carton, des cure-dents, des boîtes d'allumettes recouvertes d'illustrations. C'était en novembre 1940. En décembre, on lui prête un local pour qu'il puisse exposer le travail de ses élèves. Les maîtres ruraux qu'il avait l'habitude de fréquenter lui font bon accueil.

R.U. — Et dès ce moment-là, il essaye de les convaincre de travailler en coopérative.

Eulogio. — Oui, il proposa même aux présents de fonder la «coopérative mexicaine de la technique Freinet» (Cooperativa mexicana de la tecnica Freinet) mais les maîtres étaient pauvres et il dut renoncer à la faire vivre. Les 45 pesos qu'il touchait comme réfugié ne lui permettaient pas de subsister décemment et il accepta un poste de professeur d'espagnol dans l'école secondaire de San Andrés. Au bout de cinq mois, il perçut son premier traitement de 300 pesos, qui allait lui permettre de louer un local au centre de la ville, équipé d'une table, de quatre chaises, d'une planche noircie pour servir de tableau et d'une imprimerie scolaire installée sur une caisse. Les autorités scolaires, loin de prendre ombrage de cette école étrange, décidèrent de lui donner un statut d'école expérimentale publique et de payer les maîtres, au fur et à mesure de son extension.

Avec 50 élèves par classe

R.U. — C'était la fin de la période difficile.

Eulogio. — Pas tout à fait car ce statut qui l'intégrait dans l'enseignement public, obligeait l'école à recevoir beaucoup d'élèves à titre gratuit, comme boursiers et gonflait les effectifs. Alors que la plupart des écoles privées actives fonctionnent avec 15 ou 20 élèves par classe nous en rece-

vons encore actuellement entre quarante et cinquante. Le contrôle de l'inspection est également plus strict que celui de l'enseignement privé ordinaire.

R.U. — Comment pratiquer les techniques Freinet avec cinquante élèves, dans des locaux étroits ?

Eulogio. — D'abord il faut des maîtres expérimentés et ceux que nous avons ici ont été soit des élèves de Patricio, soit formés par Patricio lui-même. Le Ministère nous envoie des stagiaires en formation que nous initions immédiatement au travail et qui font classe avec nous surtout dans les premières années scolaires, en attendant que les enfants soient plus autonomes.

R.U. — Freinet eut-il connaissance du développement de l'école ?

Eulogio. — Il reçut, immédiatement après la guerre, quand le courrier redevint normal, nos journaux, régulièrement et publia plusieurs textes dans ses Gerbes. Dans une lettre du 10 septembre 1947, il écrivit à Patricio : « Dans le n° 3 de Xochitl, nous notons la première partie d'un récit qui nous intéresse beaucoup pour paraître dans la Gerbe. C'est, «la Podera». Comme il y a une suite, nous vous serions reconnaissants de nous l'adresser le plus tôt possible, de façon à avoir le texte complet dont nous pourrions peut-être, si la longueur en est suffisante, faire un numéro d'Enfantines. »

R.U. — L'école actuelle n'est pas dans les bâtiments que connut Patricio ?

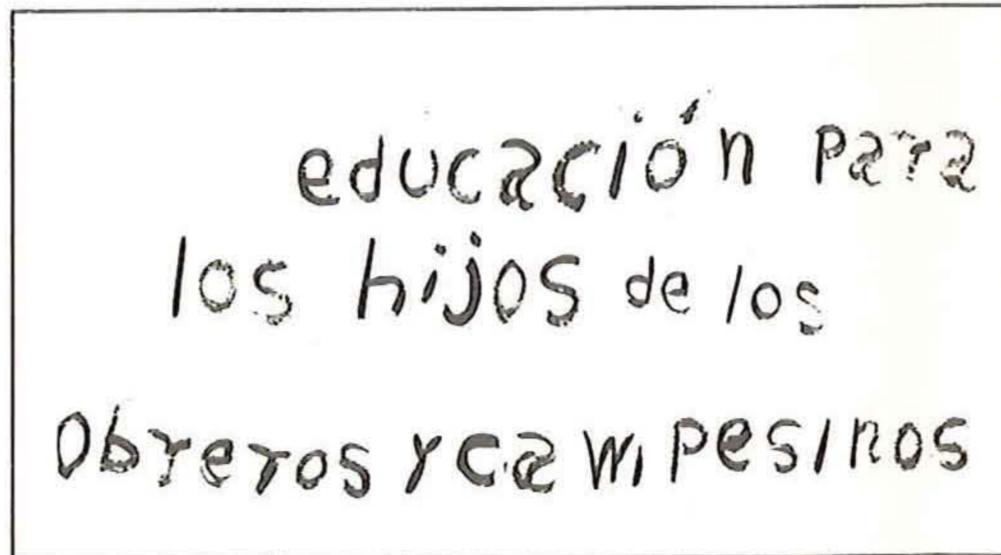
Eulogio. — Non, un architecte, ami de l'école, a utilisé au mieux le terrain étroit que nous avons pu acquérir : pour les 250 élèves des 6 classes primaires nous avons 8 salles. Mais actuellement nous en prêtons deux à une école secondaire de San Andrés qui n'arrive pas à loger ses élèves. Ceci nous prive temporairement de la bibliothèque et du musée.

R.U. — Comment fonctionne votre équipe pédagogique ?

Manuel. — Les uns ont été des élèves, d'autres des maîtres, tous formés par Patricio de sorte que nous vivons la pédagogie Freinet depuis pas mal de temps. Nos réunions de concertation se tiennent le samedi, lorsque le besoin s'en fait sentir, pas systématiquement. Pendant les récréations nous nous entendons rapidement sur des détails d'organisation. Quand une équipe fonctionne correctement, le temps de concertation se réduit considérablement.

R.U. — Dans vos réunions du samedi de quoi discutez-vous ?

Manuel. — Essentiellement des difficultés rencontrées avec certains enfants, ceux qui sont agressifs ou qui n'arrivent pas à se concentrer sur leur travail. Nous souffrons de l'absence d'un psychologue. Il ne serait pas seulement utile aux enfants mais aussi à nous-mêmes, car nous nous rendons bien compte que dans de nombreux cas, le problème n'est pas du côté de l'enfant mais du côté des maîtres.



Deux revendications
«L'éducation pour les enfants des ouvriers et paysans» ;

R.U. — Comme Patricio, vous organisez des journées d'informations pour vos collègues, vous accueillez de nombreux visiteurs. Comment se fait-il qu'après plus de trente ans, il n'existe qu'une école Freinet au Mexique ?

Manuel. — C'est vrai, beaucoup de maîtres viennent nous voir et en particulier le C.P. les intéresse. Certains sont venus le suivre pendant cinq mois pour constater son évolution. Ils trouvent néanmoins que nos méthodes exigent beaucoup de travail personnel du maître. Faire classe cinq heures par jour, en suivant pas à pas le manuel, c'est tout de même plus commode. D'autant plus que certains maîtres assurent des cours dans deux établissements ou des cours pour adultes. Ce n'est pas exceptionnel pour un maître mexicain de passer 40 à 50 heures dans des établissements...

R.U. — Comment réagissent les parents ?

Rosa. — L'école leur est ouverte. Quand un détail les choque (la liberté ou la familiarité des enfants) nous les invitons à venir vérifier sur place comment les choses se passent.

R.U. — Que deviennent vos élèves quand ils vous quittent, après la 6^e année d'études primaires ?

Eulogio. — Certains réussissent le concours d'entrée dans l'enseignement secondaire, d'autres vont travailler. Nous ne pouvons pas espérer faire de tous des universitaires, mais nous croyons qu'ils se distinguent partout, même en apprentissage. Il arrive que des patrons, surpris par l'esprit d'initiative et l'intelligence de nos anciens élèves viennent visiter l'école qui produit des adolescents si astucieux.

On me traitait en adulte

R.U. — Et ceux qui continuent leurs études ?

Amalia. — Ça a été mon cas. J'ai passé toute mon enfance à l'Ecole Freinet et mon rêve aurait été d'y continuer comme maîtresse. Pourtant c'est avec mélancolie que je trouvais entre mes doigts la nomination de stagiaire : j'allais enseigner à l'école mais Patricio, lui, je ne le verrais plus... J'aurais voulu pouvoir lui dire en arrivant : «*Patricio me voilà, j'ai réussi toutes mes études grâce à toi, grâce à ton école et maintenant plus question de la quitter !*» C'était dur de revoir tout : les murs, les tables, les livres, l'imprimerie et de souffrir de son absence. Les livres : *Platero y Yo* (L'orfèvre et moi), le premier livre intéressant que j'avais lu, était toujours là. J'en connaissais le début par cœur. Puis tant d'autres et quand je posais une question à Patricio, il me répondait : «*Cherche, documente-toi et après tu viendras nous dire ce que tu as trouvé.*» Je me gonflais d'importance, on me traitait en adulte. Avec lui je me sentais devenir plus intelligente, plus forte, plus brillante. J'avais une peur bleue de le décevoir. Je savais lire, mais pas simplement lire. Patricio nous apprenait à lire entre les lignes, à être critique. J'ai l'impression que tout ce qui m'a servi plus tard, je l'ai



Amalia (ancienne élève) : «*Patricio nous apprenait à lire entre les lignes.*»

appris à l'Ecole Freinet. Après, quand je fis des études secondaires et supérieures, je ne pouvais m'empêcher de rendre visite à l'école pendant mes congés. Maintenant, je me surprends parfois à me poser la question : que me dirait, dans ce cas, Patricio ?

R.U. — Avec le retour de la démocratie en Espagne, sera-t-il possible d'établir des liens entre l'Ecole de San Andrés et le mouvement Freinet espagnol ?

Mireye. — Je me suis posé cette question lors d'un récent voyage en Espagne. Actuellement j'enseigne le droit à l'Université Autonome de Mexico et comme j'ai été l'élève de Patricio Redondo, je m'interroge sur la façon de former des étudiants selon l'esprit Freinet. Quand je suis allée en Espagne, j'ai voulu m'arrêter au village de Catalogne dans lequel Patricio avait commencé à pratiquer l'imprimerie à l'école de 1931 à 36, à Puigvert de Lerida, à 13 km de Lerida. Je disposais de trois heures entre deux passages de car. J'y suis restée trois jours. D'anciens élèves de Patricio qui sont maintenant proches de la cinquantaine me parlaient de lui avec ferveur. Il avait créé un groupe d'enseignants auquel il donna le nom de Batec qui en catalan veut dire «*battements de cœur*». Je me sentais si proche de tous ces gens que nous nous sommes quittés les larmes aux yeux.

Passer à la deuxième génération

Les journaux scolaires de San Andrés ont gardé la fraîcheur d'antan. Sur une page vierge les élèves écrivent des dédicaces manuscrites aux lecteurs et ils ont tous leur nom au sommaire, car ils ont collaboré au journal en imprimant, en nettoyant les caractères, en illustrant la couverture. Selon la tradition espagnole, des numéros spéciaux sortent pour la fête des mères avec un florilège de bonnes pensées. Le lino, le carton gravé, les couleurs ont fait leur apparition. C'était déjà ainsi du temps de Patricio. On a conservé précieusement son héritage.

Pour aller plus loin, il aurait fallu que la barrière de la langue soit supprimée et que l'école soit moins pauvre et moins peuplée. Avec cinquante enfants par classe, l'expression artistique, le travail sur fiche, les plans de travail sont difficiles à introduire. Nous sommes encore, ici, aux techniques Freinet de la première génération. Et pourtant, la différence avec les autres écoles est énorme. Un climat de simplicité et d'amitié règne. Les enfants sont heureux, à l'abri du bachotage et du travail mécanique. En 5^e année élémentaire, des équipes d'élèves relèvent des statistiques sur l'Argentine sur des manuels et discutent du pourquoi de leurs variations. Ils ne croient plus en l'infaillibilité de la chose imprimée.

Passer à la deuxième génération ? Oui, quand l'Espagne aura développé ses éditions de B.T., de plans de travail, quand des stages initieront nos camarades mexicains aux activités artistiques, à l'éveil scientifique...



courent sur les murs :
«*La prison pour les commerçants voraces.*»

Limites de la pédagogie Freinet

S'il n'existe, après trente ans d'implantation, qu'une seule école Freinet au Mexique, cela ne signifie pas que ses idées n'aient pas progressé, RUTA, la revue pédagogique du ministère, a consacré un numéro spécial à Patricio Redondo et un des ses directeurs, le professeur José d'Acosta Lucero, a même publié des suggestions pour l'élaboration de textes libres, dans des groupes expérimentaux d'alphabétisation. Mais il n'y a pas d'identification entre «école Freinet» et «école populaire». La pédagogie Freinet inspire surtout les écoles «actives» privées qui recrutent des enfants des cadres moyens et supérieurs.

En France, la pédagogie Freinet s'est installée dans un contexte socio-politique différent. En 1925, la misère rurale a disparu et l'analphabétisme est vaincu. Au Mexique le recensement de 1970 fait apparaître que 33 % des enfants de 6 à 14 ans ne fréquentent pas l'école et que le taux de croissance de l'économie (le plus fort de l'Amérique Latine) pour le pays le plus riche en pétrole n'a pas enrayer la pauvreté dans les campagnes. Quand on parle d'éducation populaire, ici, on pense surtout à l'éducation des jeunes ruraux. En 1921, un ministre de l'Éducation, José de Vasconcelos, lance une croisade : «les missions culturelles» constituées de personnes hautement qualifiées pour aider les instituteurs ruraux, généralement sans diplômes et favoriser la création de communes, de projets agricoles. Un instituteur de 38 ans, formé par l'École Normale de Xalapa va se passionner pour ces expéditions de trois semaines et consacrer ensuite sa vie à l'école rurale, Rafael Ramirez. C'est le Paolo Freire mexicain, nourri de Kropotkine, de Ferrière et de Dewey. En 1926, il invite d'ailleurs ce dernier à visiter une des écoles «indigènes» qu'il a créées à Santa Cruz pour prouver que les Indiens avaient une intelligence égale à celle des blancs et qu'il était inique de les déclarer non-civilisables. Dewey, impressionné, déclare que chaque peuple possède des valeurs et que leur développement contribue au progrès de la civilisation universelle. Ramirez n'est pas préoccupé par des outils pédagogiques qui libéreraient les éduqués. Le livre est, à l'époque, l'instrument universel. Dès 1919, on veut résister au colonialisme culturel par une loi qui interdit tout manuel scolaire qui ne serait pas rédigé par un Mexicain ou qui serait imprimé ailleurs qu'au Mexique.



Paolo FREIRE : «Le semi-alphabétisme est plus dangereux que l'analphabétisme.»

En 1958, les manuels, rédigés et illustrés par les meilleurs pédagogues du pays, seront distribués gratuitement. Ils le sont encore et dépassent les nôtres par le ton (qui est celui de la conversation) et l'esprit (de nombreuses incitations à la recherche et à la création). On compte sur eux pour recycler les maîtres.

Dans un pays où l'on ignore le nombre de langues parlées (entre 180 et 200), Ramirez était obsédé par l'implantation du castillan. «Si tu n'éduques pas l'Indien en espagnol, c'est lui qui va te réduire à sa condition de sous-développé.» Actuellement on a une idée plus respectueuse de l'intégration des quatre millions de Mexicains qui ignorent l'espagnol.

Mais le semi-alphabétisme est plus dangereux que l'analphabétisme a constaté Paolo Freire au Brésil. Il réduit l'individu à une dépendance alors que l'analphabétisme lui fabriquait un mode de résistance lié à un mode de vie. L'éducation populaire, au Mexique, ne pourra se limiter à l'extension de l'école. Il faut que le paysage sociologique et économique se modifie aussi. Or l'engrenage de l'économie capitaliste s'est installé avec force et la pauvreté du plus grand nombre l'intéresse.

Quelques dates d'histoire de l'école expérimentale de Freinet de San Andrés Tuxtla (Mexique)

- Novembre 1940 :** école clandestine de plein air.
- Décembre 1940 à San Andrés :** exposition et conférence de Patricio Redondo sur les techniques Freinet. Essai avorté d'une coopérative.
- Mars 1941 :** le ministère souhaite être informé des résultats de ce type d'enseignement.
- Avril 1941 :** l'inspection scolaire demande à Patricio de faire une conférence. Démonstration au Centre de Formation de Cuatolapan (Veracruz).
- Juillet 1941 :** L'École Freinet s'installe dans ses murs : une table, quatre chaises, une presse, une casse.
- Décembre 1941 :** parution des premiers journaux scolaires : TONATIUH suivi de XOCHITL.
- Juin 1942 :** l'école est intégrée au système officiel et accueille des élèves de l'enseignement public.
- Mars 1944 :** l'école passe à trois classes.
- Février 1945 :** création d'un centre collectif d'alphabétisation.
- Janvier 1946 :** l'école acquiert un microscope.
- Mars 1947 :** une maîtresse de l'école est autorisée à présenter une thèse sur la technique Freinet.
- août 1947 :** premiers contacts avec Freinet.
- Septembre 1947 :** l'école peut acheter un projecteur fixe.
- Décembre 1947 :** les familles acquièrent un projecteur 16 mm pour l'école. Des cours de fin de semaine (samedi et dimanche) sont organisés pour les maîtres ruraux. A 70 ans, Patricio s'inscrit à la Faculté de Pédagogie de l'Université de Veracruz pour y soutenir une thèse sur Freinet.
- 31 mars 1967 :** mort de Patricio Redondo.



Les enfants sont heureux, à l'abri du bachotage et du travail mécanique.